



# CULTURE LIVRES

## *Les beaux JOURS*

Un acteur se souvient de la liaison  
troublante et sensuelle qu'il eut très jeune  
avec une femme mariée. Un livre enchanté.

"D'OÙ VIENNENT LES ROMANS? Comme pour les rêves, on ne sait pas. J'écris toujours dans un état de concentration qui confine au sommeil, à la transe, je ne suis plus là, c'est quelqu'un d'autre." Le dernier roman de l'écrivain irlandais John Banville est à la fois très joyeux et très triste ("comme dans la vie, non?"). Alex, le narrateur, un acteur quinquagénaire brisé par la mort de sa fille Cass, se remémore ses propres amours adolescentes dans les bras de la mère de son meilleur ami. "J'aurais bien aimé que ce soit autobiographique mais non, je n'ai jamais rencontré de Mme Gray... Un lecteur m'a confié qu'il avait vécu une relation de cet ordre avec une voisine, donc ces choses-là arrivaient, même en Irlande!" L'évocation de cette liaison érotique et dangereuse irradie littéralement le récit, qui trouve un équilibre remarquable entre émerveillement et autodérision. "Le passé semble toujours si lumineux, nous l'inventons en réalité, la mémoire est une imagination. Le présent est ennuyeux." Alors Alex recrée toute cette affaire vécue, l'embellit évidemment, entraîne le lecteur dans sa recomposition jouissive, interprète à des années de distance ce que pouvait bien ressentir et penser cette femme mariée aux prises avec l'appétit insatiable et égoïste d'un garnement. Et maintenant Alex voudrait bien savoir ce qu'elle est devenue... John Banville est songeur: "C'est quand même très bizarre tous ces signes noirs sur une page blanche qui se transforment en idées, en sentiments, en sensations..."

Il vit depuis longtemps à Dublin, après avoir grandi dans la bourgade anonyme de Wexford, entre un père qui vendait des pièces de voiture et une mère au foyer: "Une enfance heureuse, très mauvais pour un artiste! Mais cet endroit m'intéressait si peu que je n'ai jamais appris le nom d'une seule rue. J'ai commencé à écrire à 12 ans, après avoir lu *Les Gens de Dublin*, de Joyce, ce fut une révélation totale." Le thème de la perte d'un enfant traverse l'œuvre de Banville de part en part, "c'est sans doute que je n'imagine pas épreuve plus grande..." La description de ce chagrin à nul autre pareil est en soi un inépuisable défi. Est-ce pour reprendre souffle qu'il écrit aussi des polars, sous le pseudo de Benjamin Black? "C'est plus facile, grâce aux dialogues! Black est un équilibriste qui avance. Banville, lui, le pauvre, est perdu dans l'obscurité. Je suis fier des livres de Black et tourmenté par ceux de Banville. C'est difficile de vivre toute une vie avec cette insatisfaction... Mais parfois le tintement est juste, et là c'est un vrai plaisir. Ce n'est pas la roue notre plus grande invention, c'est la phrase. Alors oui, passer sa vie avec elle, c'est un immense privilège." ■

ISABELLE POTEL



### The seductive past

By John Banville, a haunting novel about a man recalling, and reinventing, a long-ago love affair.

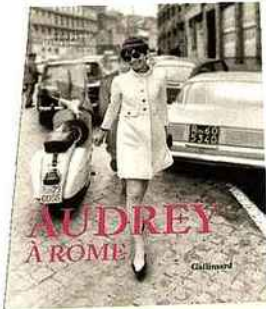
"WHERE DO NOVELS come from? We don't know—they're like dreams," says John Banville. "I write in a sleep-like state of concentration, a trance. I become someone else." *Ancient Light*, the Irish author's most recent novel, manages to be at once intensely upbeat and intensely sad ("Just like life," he says). Alex, an aging actor devastated by the death of his daughter, thinks back on a love affair he had as a teenager with an older woman—his best friend's mother. "I wish it were autobiographical, but no, I have never met a Mrs. Gray," Banville explains. "A reader told me about his having a relationship like that with a neighbor. Such things happen, even in Ireland!" The evocation of the liaison breathes vitality into a narrative that strikes a remarkable balance between wonderment and self-derision. "The past always seems so bright and exciting," the author says, "but we invent it for ourselves. Memories are imaginary; the present is boring." Thus Alex recreates his experience, imagining decades later what a married woman must have been thinking and feeling in the arms of a self-centered, insatiable adolescent.

Banville grew up in a small town, the son of a father who sold auto parts and a stay-at-home mother. "A happy childhood," he reports, "which is very bad for an artist! I started to write at age 12 after reading Joyce's *Dubliners*—a complete revelation." The loss of a child is a recurrent theme in Banville's writing. Is it to allay this fascination with tragedy that he also writes thrillers under the pseudonym of Benjamin Black? "It's easier because of the dialogue!" he says. "Black walks a tight-rope but moves forward, while poor Banville is lost in the dark. I'm proud of Black's books and tormented by Banville's. It's hard to live with the dissatisfaction, but sometimes the words ring true, and that's a real pleasure." ■

"LA LUMIÈRE DES ÉTOILES MORTES", John Banville, éd. Robert Laffont, 360 p., 21,50 €.







*Dolce*  
**AUDREY**  
-  
Eternal icon

POUQUOI on l'aime tant? Sa minceur, son regard en point d'interrogation, son mélange unique de sophistication et de simplicité presque ingénue, et surtout ce glamour combiné à une modestie sincère, tout cela fit d'Audrey Hepburn une star accessible, non plus femme fatale mais femme moderne pour qui la joie de vivre était la première des élégances. Du début des années 1960 jusqu'au milieu des années 1980, elle vécut à Rome, mariée à Mel Ferrer puis à Andrea Dotti, la ville italienne offrant une douceur de vivre propice à la femme au foyer et à la mère. Ce livre, avec des photos inédites et une préface d'une sobre tendresse de son fils Luca Dotti, rend hommage à une personnalité et à une ville qui surent si bien s'accorder. Les décennies se succèdent, la mode change, Rome et Audrey ne cessent de s'aimer. I.P.

HER SLIM FIGURE, her enigmatic smile and above all her unique blend of sophistication and simplicity: it all made Audrey Hepburn an accessible superstar, not a *femme fatale* but a real woman who managed to embody both glamour and ingenuous modesty. From the early 1960s through the mid-80s, while married to Mel Ferrer and later Andrea Dotti, she lived in the Italian capital, as documented by *Audrey in Rome*, a collection of photos, many previously unseen, paying homage to a beloved actress and the city she loved.

"AUDREY À ROME", Ludovica Damiani, Luca Dotti et Sciascia Gambaccini, éd. Gallimard, 192 p., 25 €.

*Tendance*  
**SURVIE**  
-  
All alone

LE PDS (Phénomène de société), en l'occurrence le célibat des jeunes, notamment des femmes, en milieu urbain, a beau avoir été souvent traité par la fiction (*Bridget Jones*, *Friends*, *Sex & the City*, *Girls...*), cette BD apporte de l'eau fraîche au moulin. L'héroïne, qui n'en finit pas de se demander comment trouver le prince de ses rêves et se prend systématiquement les pieds dans le tapis, est à mourir de rire, surtout quand elle tente de se persuader qu'après toutes ces décennies de féminisme, il faudrait bien voir qu'elle ait besoin d'un homme, même pour déménager! Le dessin alterne les scènes de la vie d'une célibataire,

aventures tragicomiques du réveil au coucher, avec celles d'une naufragée sur une île déserte, essayant d'appivoiser un crabe... Le fait que la chose, dont c'est le tome II, nous vienne du Québec, avec des tournures de phrases délicieuses, et que le trait de crayon soit aussi coloré, ajoute encore à notre plaisir. I.P.

THIS GRAPHIC NOVEL offers a fresh and entertaining point of view on a much-discussed social phenomenon: the inability of so many women to find the man of their dreams. The heroine of *Survivor* (in French) has had her share of mishaps in love, but nonetheless keeps the reader laughing in scenes that alternately depict her as a single woman in the city, wondering how a feminist is supposed to move furniture without a man's help, and as a castaway trying to tame the crabs on a desert island. Volume two of a delightful, diverting series.



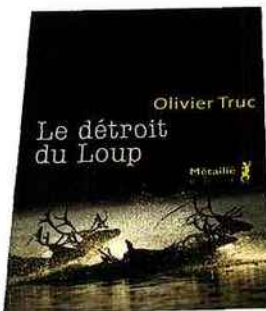
"LA CÉLIBATAIRE, SURVIVANTE", India Desjardins & Magalie Foutrier, Les éditions de l'Homme, 62 p., 12 €.

*Enquête*  
**EXTRÊME**  
-  
Chilling tale

LE PRINTEMPS dans le Grand Nord norvégien, c'est une immense flaque boueuse où les âmes s'enlissent, où la lumière obsédante trompe la perception. Journaliste, documentariste et romancier, spécialiste des pays nordiques, Olivier Truc a le don des récits glacés qui ne vous lâchent plus. On est à Hammerfest, petite ville de l'extrême nord de la Laponie où prospèrent les plates-formes pétrolières. Alors que la transhumance des rennes commence, un éleveur sami (lapon) se noie. Son corps est remonté par l'un de ses amis d'enfance, plongeur trompe-la-mort et rouleur de mécaniques pour le compte de l'industrie pétrolière. Il y a aussi Klemet et Nina, de la police, partenaires de boulot et pas vraiment plus si affinités, confrontés à une accumulation de morts étranges. Une vengeance implacable bientôt étend partout son ombre. Très documenté, le livre ausculte également les relations orageuses entre communautés, et la question toujours épineuse du métissage. Le polar scandinave à la française, on prend! I.P.

NOVELIST OLIVIER TRUC has a gift for concocting gripping plots and a penchant for Arctic settings. In *The Wolf Strait* (in French) he takes us to Hammerfest, a town in far northern Norway and a hub for offshore oil drilling operations. When an oil company diver retrieves the body of a drowned Sami (Lapp) reindeer herder, and realizes that it's one of his childhood friends, it marks the beginning of a series of inexplicable deaths that raise the specter of ruthless vengeance. A Scandinavian thriller à la française...

"LE DÉTROIT DU LOUP", Olivier Truc, éd. Métailie 416 p., 19 €.



PHOTOS DR - COLLECTION PARTICULIÈRE